

Alexandre I^{er}, Napoléon et les relations franco-russes

Alexander I, Napoleon and Franco-Russian Relations

Marie-Pierre Rey

Université Paris I-Panthéon Sorbonne

Recibido: 3-VII-2011

Aceptado: 19-XII-2011

Resumen

Alejandro I, entronizado en marzo de 1801 y educado en el espíritu de las Luces, toma conciencia de la necesidad de reformar el imperio dando prioridad a las cuestiones internas; pero pronto la política exterior le absorbe totalmente, de forma que su reinado quedará marcado por el enfrentamiento con Napoleón. La alianza de Tilsit se revela ambigua y las relaciones franco-rusas se degradan hasta la tragedia de 1812. El zar, que salió victorioso y transformado de la prueba –se volvió profundamente religioso–, hace sentir su peso en la reconstrucción del continente europeo, jugando un papel personal importante en el Congreso de Viena y en Tratado de la Santa Alianza. Sin embargo, desde 1820-1821 Alejandro I tiene una visión del mundo cada vez más paranoica, y la Santa Alianza se convierte en una herramienta represiva al servicio del absolutismo.

Palabras clave: Alejandro I de Rusia, Napoleón Bonaparte, Imperio, Tilsit, Congreso de Viena, Santa Alianza, Represión.

Abstract

Educated in the spirit of the Enlightenment, upon his accession to the throne in March 1801, Alexander I, intending to reform his empire, gave priority to domestic issues; but very quickly, foreign policy came to dominate the agenda, and his duel with Napoleon wholly absorbed his energies. Because of the ambivalence of the Tilsit alliance, Russian-French relations continuously deteriorated after 1807, leading to the 1812 tragedy. Vanquisher of Napoleon, the tsar who has been transformed by the ordeal (he became religious), became anxious to rebuild the European continent on a new basis. This explains the personal role he played during the Vienna Congress and the project

of Holy Alliance that he encouraged. But by 1820-21, Alexander became more and more paranoiac in his political views and the Holy Alliance has been transformed into a tool to repress liberal ideas in the service of conservative regimes.

Keywords: Alexander, Napoleon, Empire, Tilsit, Vienna Congress, Holy Alliance, Repression.

En juin 1812, la Grande Armée napoléonienne, forte de 450.000 soldats dont la moitié seulement sont français, envahit l'empire russe, –alors le plus grand empire au monde– avant de s'y trouver en grande difficulté, d'être contrainte à la retraite à la fin octobre et de rentrer chez elle, décimée au sens propre: sur les 600.000 hommes engagés (au fil de la guerre 150.000 hommes furent appelés en renfort) un peu plus de 10% seulement revirent leurs familles et leurs villages.

Au-delà du choc de la guerre proprement dite, la campagne de 1812, appelée guerre patriotique par les Russes, eut des conséquences majeures tant pour le continent européen que pour la France et la Russie: l'empire napoléonien disparaît avec sa défaite tandis que la Russie devient après sa victoire un acteur majeur du jeu diplomatique européen et l'une des puissances dominantes du Congrès de Vienne.

Or, loin de constituer un épisode militaire isolé, cette campagne s'apparenta non seulement à un duel géopolitique entre Napoléon Ier et Alexandre Ier qui, débutant en 1805 et se prolongea jusqu'en 1815, mais plus encore à une lutte idéologique autant que psychologique et religieuse, voire messianique, entre deux individus et deux conceptions du monde.

De ces deux hommes, l'histoire n'a pas gardé le même souvenir: alors que Napoléon Ier reste une figure majeure de la mémoire collective, l'histoire européenne n'a pas conservé grand-chose d'Alexandre Ier: sa personnalité, ses idées politiques et les raisons qui l'ont amené à triompher d'un ennemi qu'il percevait comme «un génie militaire» tandis qu'il se décrivait, lui, comme «un homme ordinaire», tout ceci a été oublié ou est demeuré largement méconnu. L'étude de ce face à face sera donc l'occasion ici de traiter non seulement de l'affrontement franco-russe et de ses conséquences pour la scène européenne, mais aussi également de la personnalité et des idées politiques d'Alexandre Ier¹.

Pour ce faire, cette contribution sera structurée en trois parties: la première partie évoquera les traits saillants de la vie et de la personnalité d'Alexandre avant le choc avec la France; la seconde traitera des origines du conflit franco-russe et de l'engrenage qui conduit à l'affrontement de 1812;

1. Pour une étude récente et fondée sur archives de la personnalité et du règne d'Alexandre Ier, voir REY, Marie-Pierre, *Alexandre Ier*, Paris, Flammarion, 2009. Voir également: HARTLEY, Janet, *Alexander I*, Londres et New York, Longman, 1994; HARTLEY, Janet, «Russia and Napoleon: State, Society and the Nation» in ROWE, Michael, (ed.) *Collaboration and Resistance in Napoleonic Europe: State formation in an age of upheaval, c.1800-1815*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003; et HELLER, Michel, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, Plon, 1997.

enfin, la dernière partie traitera des conséquences à court et moyen termes de la victoire russe.

I. «Le porteur de couronne en herbe»²

Né en décembre 1777, Alexandre est l'aîné des petits-enfants de la grande impératrice Catherine II³ qui depuis son coup d'Etat de 1762, règne d'une main de fer sur l'empire russe.

L'enfance et la formation du tsarévitch

Choyé par sa grand-mère Catherine II qui l'appelle «Monsieur Alexandre» ou «le porteur de couronne en herbe», Alexandre a été très tôt destiné au trône: alors qu'il n'a que sept ans, l'impératrice décide de le soustraire à l'influence de ses parents, son fils Paul⁴ et sa belle-fille Maria Fiodorovna⁵ pour lesquels elle n'a que mépris et de le faire éduquer auprès d'elle au Palais d'Hiver. L'enfant vit donc à la cour de Catherine II, avec son jeune frère Constantin tandis que ses parents vivent avec le reste de la famille à une trentaine de kilomètres du Palais d'hiver, soit à Gatchina, le palais préféré de Paul qu'il a transformé en véritable forteresse militaire, soit à Pavlovsk, un château magnifiquement aménagé par Maria Fiodorovna, la mère d'Alexandre. Très tôt, le jeune Alexandre est donc confronté à deux univers radicalement différents:

Au Palais d'Hiver, Alexandre s'habille à la française –veste de velours, bas de soie et souliers à nœud; il applaudit avec enthousiasme aux pièces de théâtre, aux concerts et aux fêtes données en l'honneur de sa grand-mère; il assiste au spectacle d'une Cour occupée à célébrer, dans la magnificence, la toute-puissance et la gloire de Catherine II. Il y côtoie des courtisans, des artistes et des écrivains de grand talent. A Gatchina, l'atmosphère est tout autre: ici point de courtisans, mais des bataillons de soldats revêtus de l'uniforme prussien, en hommage au roi Frédéric de Prusse pour lequel Paul affiche une grande admiration. Bottés, sanglés dans leurs uniformes prussiens, Alexandre

2. L'expression est de sa grand-mère Catherine II. Récurrente sous sa plume, elle apparaît pour la première fois dans la lettre au baron Grimm du 28-III-1779.

3. Sur le règne de Catherine II, voir DIXON, Simon, *Catherine The Great*, London and New York, Longman, 2001, et MADARIAGA, Isabel de, *Russia in the age of Catherine the Great*, London, Littlehampton Book Services Ltd., 1981.

4. MACGREW, Roderick, *Paul I of Russia, 1754-1801*, New York, Oxford University Press, 1992. Et RAGSDALE, Hugh, *Tsar Paul and the Question of Madness: An Essay in History and Psychology*, New York, Greenwood Press, 1988.

5. MARTIN, Marie, *Maria Feodorovna en son temps, 1759-1828, contribution à l'histoire de la Russie et de l'Europe*, Paris, L'Harmattan, 2003.

et son frère Constantin y participent, une fois par semaine en été, aux manœuvres auxquelles se livrent les soldats de leur père.

Cette dualité des lieux et des contextes a sans nul doute compté dans la personnalité du futur empereur: elle l'a rendu secret, réservé à l'égard de son prochain et de fait, le jeune homme ne se confie librement qu'à un tout petit nombre de personnes: sa mère Maria Fiodorovna, sa sœur Catherine et bientôt son précepteur, le Suisse Frédéric-César de Laharpe⁶. C'est à partir de septembre 1784 et jusqu'en mai 1795 que Laharpe est nommé par l'impératrice précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin et que, selon un plan d'éducation édicté par Catherine II elle-même, il va quotidiennement, donner aux deux enfants un enseignement de français, d'histoire, de littérature, de droit et de géographie, tandis que d'autres précepteurs enseignent aux enfants, les mathématiques, la physique, les sciences naturelles et la religion. Républicain convaincu, épris des idées des Lumières, Laharpe se montre attaché à donner au futur empereur et à son frère Constantin des valeurs et des principes politiques et moraux. Son but n'est pas de faire du futur souverain un érudit mais «un honnête homme» et un «citoyen éclairé», capable d'exercer son esprit critique et par là même d'assumer au mieux ses fonctions d'empereur. Mais dans le même temps, passionnément attaché aux idéaux de démocratie, de république, Laharpe est très influencé par la pensée de Rousseau. Au fil de ses cours⁷, et en particulier de ses cours d'histoire, il affirme des idées fortes: chaque homme, y compris le souverain, doit respecter les lois; la tyrannie et l'oppression d'un homme par un homme sont condamnables; le bon prince doit être prudent et tempéré dans ses comportements, travailler pour le bien de son peuple et ne jamais sombrer dans la paresse et l'oisiveté, bannir l'usage de la torture. Enfin –et cette idée est évidemment une idée maîtresse dans l'enseignement de Laharpe–, la monarchie de droit divin est un leurre et il est nécessaire de promouvoir des lois et une constitution pour le plus grand bonheur de tous: autant d'idées en complet décalage par rapport au régime autocratique dont devra hériter le tsarévitch.

6. Sur Laharpe, voir *Le Gouverneur d'un prince, Frédéric-César de Laharpe, et Alexandre Ier de Russie* Paris, Georges Bridel, 1902.

7. Dont on peut se faire une idée assez précise grâce aux notes du cours d'histoire in *Le Gouverneur d'un prince...* En outre le cours de littérature de Laharpe, pour l'année 1786, est conservé dans le fonds intitulé « Katalog sobraniâ rukopisej hranâ ihšâ v biblioteke Zimnego Dvorca », (Catalogue de la collection des manuscrits conservés à la bibliothèque du Palais d'Hiver) fonds n° 728, in archives de la Fédération de Russie, (GARF), sous la forme d'un cahier épais rédigé par Laharpe, delo n° 306. Dans ce même fonds, figure aussi le compte rendu de l'activité hebdomadaire des grands-ducs Alexandre et Constantin rédigé chaque semaine par Laharpe.

A partir de 1792-1793, Catherine II détourne Alexandre de ses études en le soumettant à toutes sortes d'obligations de cour; elle le fiance au mois de mai 1793 avec la très belle et très jeune Louise de Bade –elle a alors un peu plus de 14 ans seulement– et le marie dès septembre 1793. En mai 1795, convaincue que l'éducation de son petit-fils est désormais achevée, Catherine II congédie Laharpe.

A cette date, âgé de 17 ans et demi, Alexandre est un adolescent très cultivé, –il parle français sans accent, à la différence de Napoléon qui ne parviendra jamais à se débarrasser de son accent corse–, mais il se montre timide: «J'ai toujours été embarrassé de paraître en public» confiera-t-il plus tard et peu sûr de lui: «Je n'ai été qu'un accident heureux»⁸ dira-t-il en 1815, au lendemain de sa victoire sur Napoléon. Avec le temps, cette timidité disparaîtra mais Alexandre restera un homme aux goûts simples. Il porte rarement une montre, jamais de bijoux⁹, se déplace dans des attelages que rien ne distingue de ceux des courtisans. Son train de vie relativement modeste contraste avec le lustre de celui de Catherine II comme il contrastera plus tard avec celui de Napoléon.

Cette timidité ne l'empêche pas cependant d'exercer son esprit critique et de formuler des idées politiques. Viscéralement hostile à l'expansionnisme russe en Pologne et au troisième partage de la Pologne¹⁰, il se montre critique à l'égard de la corruption qui règne autour de Catherine II et déplore le manque d'intérêt de l'impératrice pour le bien-être de ses sujets: à cette date, Alexandre est bien le digne élève de Laharpe.

Mais il n'a pas, pour autant, d'appétit pour le pouvoir: alors qu'à partir de 1795, Catherine II envisage de désigner son petit-fils comme son héritier légitime au détriment de son fils Paul, Alexandre, informé des projets de sa grand-mère, ne les encourage pas: certes, il est conscient que l'empire russe souffre de dysfonctionnements et d'anachronismes, et rêve de mettre en place une constitution et d'abolir le servage; mais il ne se sent pas encore capable de porter l'esprit de réforme et de l'incarner: à la mort de Catherine II en novembre 1796, il voit donc avec respect son père Paul Ier monter sur le trône.

8. Propos tenus à Madame de Staël qui le complimentait sur son rôle décisif dans la lutte contre Napoléon. Le propos daté de 1812 a été rapporté en 1821 in Mme de Staël, *Dix années d'exil*, chapitre XVII.

9. Dépêche de Joseph de Maistre, en date du 17 (29)-VII-1803. Citée in *Mémoires politiques et correspondance politique de Joseph de Maistre*, Paris, Librairie Nouvelle, 1858, p. 97.

10. L'atteste sa lettre à sa mère, pas de date précise, sans doute début 1794, in GARF, fonds n° 728, opis' n° 1, delo n° 357, 2, p. 52.

Ce règne débute sous de bons auspices; des mesures généreuses d'amnistie sont adoptées à l'égard des prisonniers politiques, le tsar libère les 12.000 Polonais emprisonnés en Russie depuis la dernière guerre d'indépendance polonaise et il interdit le travail forcé le dimanche et les jours de fêtes religieuses; mais très vite, le régime devient de plus en plus arbitraire et tyrannique, tandis que sur le plan diplomatique, les intentions du tsar se brouillent. En octobre 1800, alors que la Russie entretient des liens étroits avec l'Angleterre et que cette dernière est son premier partenaire commercial, Paul se prend à envisager une guerre contre l'Angleterre et une alliance avec la France dans laquelle il voit le moyen de reprendre Constantinople et les Détroits. Et en janvier 1801, pour donner corps à son projet, il ordonne l'organisation d'une expédition militaire antibritannique en Inde.

Jugé déraisonnable par une partie des élites, ce projet aboutit à la préparation d'un coup de force contre le tsar dont Alexandre est informé. Mené par de grands aristocrates anglophiles, le complot vise à déposer Paul au profit de son fils mais il aboutit à l'assassinat brutal de l'empereur, étranglé dans son palais. Cette fin constitua une tragédie personnelle pour Alexandre qui espérait, peut-être naïvement d'ailleurs, que son père aurait la vie sauve et c'est donc par un parricide et un tsaricide, deux pêchés au regard de la loi de Dieu, qu'Alexandre accède au trône impérial.

La tentation de la réforme

A son arrivée sur le trône, Alexandre I^{er} adopte des mesures inscrites dans le droit fil des idées enseignées par Laharpe: ainsi de son décret sur l'abolition définitive de la torture ou de celui sur la dissolution de la police politique secrète. De même, il cherche à promouvoir un projet constitutionnel et songe à abolir le servage. Mais sur ces deux questions clefs, il n'aboutira pas, découragé tant par l'hostilité viscérale de la noblesse russe à tout projet susceptible de remettre en cause l'ordre socio-politique en place que par l'absence de relais sur lesquels s'appuyer pour concrétiser ces projets. Toutefois, l'esprit de réforme ne sera pas vain car Alexandre fait adopter des réformes à la périphérie occidentale de son empire, là où la noblesse semble moins conservatrice et plus ouverte aux idées des Lumières: en 1809, la Finlande conquise par la force est dotée d'une autonomie garantissant à la population un certain nombre de droits et de prérogatives; en 1815 la Pologne nouvellement acquise par la Russie se voit accorder une constitution; en 1816-1817, les provinces baltes de l'empire abolissent le servage... Alexandre I^{er} accorde donc la priorité aux questions intérieures mais très vite, les questions de politique extérieure, et en

particulier les relations franco-russes à l'heure napoléonienne, vont l'absorber tout entier.

II. Les relations franco-russes: des premières tensions à la guerre de 1812

En 1801, le jeune tsar n'a pas encore d'idées bien arrêtées au plan international et les premières conquêtes de Bonaparte ne suscitent pas chez lui de réaction très affirmée.

Les prémisses de la crise

A cette date, aux yeux d'Alexandre Ier, la Russie doit rester à l'écart des affaires de l'Europe. D'une part, parce que la paix est nécessaire pour promouvoir les réformes intérieures auxquelles le tsar aspire, et d'autre part parce qu'une partie de l'armée russe se trouvant alors engagée dans la conquête de la Transcaucasie, il ne convient pas de multiplier les zones de front. Mais cet attentisme n'empêche pas le tsar d'observer d'un œil critique l'évolution diplomatique et plus encore l'évolution politique de Bonaparte.

A partir de 1803, en effet, le jugement à l'égard de celui qui de Consul est devenu Premier consul puis consul à vie se fait de plus en plus critique. L'atteste une lettre qu'il adresse à Laharpe en juillet et où, ce tsar autocrate, doté de tous les pouvoirs, reproche à Bonaparte, de manière pour le moins paradoxale, d'avoir trahi l'esprit de la Révolution Française en préférant «singer les cours» et en s'attribuant des pouvoirs illimités¹¹. Mais en dépit de ces griefs, le tsar reste encore attaché à préserver la paix au nom de l'intérêt national. Toutefois, dans les mois qui suivent, la situation évolue, sous l'influence de deux facteurs clefs.

Le premier facteur, c'est l'intérêt nouveau que montre alors la France de Bonaparte pour l'empire ottoman. En juin 1802, la signature d'un traité de paix entre Paris et Istanbul suscite l'inquiétude des diplomates russes qui se sentent menacés dans leur sphère d'influence privilégiée. Le second facteur, décisif, c'est l'affaire de l'enlèvement du duc d'Enghien. En mars 1804, le duc, grande figure du parti royaliste accusé de conspirer contre Napoléon Ier, est brutalement enlevé par la police française à Etteinheim puis sommairement exécuté en France. Or Etteinheim se trouve en pays de Bade c'est-à-dire dans un territoire de l'Empire allemand cher à la famille du tsar puisque l'épouse

11. Lettre du 7 (19)-VII-1803, Kammenye Ostrova, in *Correspondance de Frédéric-César de La Harpe et Alexandre Ier, suivie de la correspondance de F-C. de la Harpe avec les membres de la famille impériale de Russie*, publiée par BIAUDET, Jean-Charles et NICOD, Françoise, Neuchâtel, éditions de la Baconnière, 3 vols., 1978-1980, t. II, pp. 44-45.

d'Alexandre, l'impératrice Elisabeth, est née Louise de Bade. Cet enlèvement qui viole la neutralité du pays de Bade résonne comme un affront personnel pour le tsar: il lui faut, désormais, pense-t-il, s'opposer coûte que coûte, politiquement et militairement, aux ambitions de Napoléon Bonaparte et pour ce faire, rejoindre les rangs de la coalition.

Mais pour Alexandre I^{er}, il est crucial non seulement de nouer une entente militaire contre l'empereur français, mais de lui donner une dimension géopolitique et idéologique. En septembre 1804, Alexandre I^{er} envoie donc un de ses amis et conseillers le comte Novossiltsev, auprès du premier ministre britannique Pitt, afin de convaincre ce dernier de la nécessité de lutter contre Napoléon par les armes et par les idées. Pour ce faire, le tsar propose la mise en place d'une nouvelle carte européenne qui serait respectueuse de l'équilibre entre les Etats européens et l'instauration d'un système de sécurité collective capable d'assurer une paix durable au continent. Il évoque même l'idée d'une «ligue des nations européennes», ce qui atteste la grande modernité de ce projet. Mais de ces idées à la fois trop neuves, trop ambitieuses et trop floues, Pitt ne voudra pas: la mission Novossiltsev n'aboutit qu'à la signature d'une alliance militaire classique faisant de l'empire russe un partenaire de la nouvelle coalition qui se forme en 1805 contre Napoléon.

Du fiasco d'Austerlitz à l'alliance de Tilsit

A l'hiver 1805, pour Alexandre I^{er}, qui vient de prendre la tête de ses troupes en écartant le général Koutouzov de son poste de chef d'état-major, l'heure est à l'optimisme. Le tsar est convaincu que la troisième coalition ne pourra qu'être victorieuse, tant les troupes alliées engagées dans le conflit sont nombreuses. Au même moment, Napoléon qui, lui, ne veut pas d'un conflit avec la Russie, cherche à temporiser: son ennemi, c'est l'Angleterre, dans une moindre mesure l'Autriche et la Prusse mais en aucun cas la Russie. Pour Napoléon, qui minimise volontairement l'importance de l'affaire du duc d'Enghien, aucun différent sérieux ne sépare les deux pays. Aussi en novembre envoie-t-il auprès d'Alexandre un émissaire chargé de le convaincre d'accepter une entrevue bilatérale. Mais d'humeur belliciste, Alexandre décline l'offre, rendant par là la guerre inéluctable.

Le 2 décembre, sous le soleil d'Austerlitz, le conflit à peine engagé est immédiatement défavorable aux troupes russes et celles-ci sont submergées sous l'assaut des Français. Sans appel, la défaite est particulièrement traumatique pour le tsar puisqu'il y a pris une part directe en assumant lui-même la direction des opérations. Le bilan humain, très lourd, se double d'un désastreux bilan diplomatique: dès le 26 décembre, l'empereur d'Autriche signe le

traité de Presbourg qui marque la fin de la troisième coalition. A cette date, le tsar se dit prêt à poursuivre le combat contre Napoléon aux côtés du roi de Prusse. Mais ce dernier, conscient des pertes énormes que son armée a subies, est à son tour poussé à conclure un traité avec Napoléon. Au début de l'année 1806, Alexandre Ier apparaît donc comme très isolé dans son combat contre l'empereur des Français.

Les mois qui suivent amènent un nouveau revirement, la guerre reprenant entre la France et la Prusse. Mais elle tourne au fiasco pour la Prusse: le 14 octobre, en deux batailles, celle d'Iena, et celle d'Auerstaedt, l'armée prussienne est anéantie.

Cinglante, la défaite prussienne prend le tsar par surprise mais alors qu'une partie de l'armée russe se trouve engagée dans une guerre contre l'empire ottoman, le 26 octobre 1806, Alexandre Ier annonce par un manifeste solennel le début d'une nouvelle guerre contre la France. Et quelques jours plus tard, le 16 novembre, il ordonne à l'Eglise orthodoxe d'excommunier Napoléon: Alexandre veut que le pays, et ses élites en particulier, soient en mesure de résister à la séduction idéologique et politique que l'empereur des Français exerce en Russie¹². Une annonce du Saint Synode, lue dans toutes les églises russes les dimanches et les jours de fêtes religieuses, accuse Napoléon d'être la «bête de l'Apocalypse» et de vouloir la fin de l'Eglise orthodoxe, tandis que caricatures et pamphlets anti-napoléoniens se multiplient dans la presse pour souder la population derrière le tsar. Mais en dépit de cette mobilisation et des moyens mis en œuvre par la Russie –120.000 hommes aux côtés des 14.000 soldats prussiens–, le nouvel engagement contre Napoléon s'achève par une nouvelle catastrophe. Le 14 juin 1807, avec 12.000 morts ou blessés et près de 10.000 soldats faits prisonniers alors que les pertes françaises ne s'élèvent qu'à 1.645 tués et 8.000 blessés, la bataille de Friedland contraint Alexandre à une réorientation diplomatique douloureuse. Il lui faut désormais solliciter de la part de Napoléon la signature d'une paix bilatérale, scellée lors de l'entrevue de Tilsit.

On a beaucoup écrit sur l'entrevue de Tilsit, y compris des chansons et des poèmes populaires et l'événement a fait l'objet d'interprétations très diverses en raison de son impact tant sur les relations franco-russes que sur le devenir du continent européen. La difficulté qui se pose à l'historien soucieux de comprendre ce qui s'est réellement passé à Tilsit s'explique largement par le fait que, malgré le décorum et la théâtralité qui entourèrent un événement talentueusement mis en scène, la réalité de la rencontre elle-même fut largement

12. Voir HARTLEY, Janet, *Alexander I...*

soustraite aux regards et aux commentaires: «Des bords du fleuve, on put voir les deux souverains aborder le radeau, entrer par les deux extrémités du pavillon, s'embrasser... et ce fut tout. Le reste fut voilé à tous les regards»¹³ rappelle dans ses *Souvenirs* le général Paulin alors présent dans l'escadre de Napoléon.

Durant leur première rencontre le 25 juin 1807, les deux souverains s'observent dans un duel à fleuret moucheté. Pour le Russe, il s'agit d'obtenir une paix honorable, pour le Français, il s'agit de sceller une alliance fiable. Napoléon attend d'Alexandre Ier qu'il reconnaisse la légitimité de ses titres et de ses conquêtes en Europe occidentale et centrale, qu'il admette le démembrement de la Prusse et le soutienne activement dans sa lutte contre l'Angleterre; quant à Alexandre Ier, il espère, lui, signer la paix sans perte territoriale et sauver la monarchie prussienne sans pour autant s'engager trop avant dans une alliance. Durant près de deux semaines, Napoléon et Alexandre vont se livrer à de fréquents entretiens, tandis que leurs conseillers diplomatiques travaillent à la préparation des textes. Et les conversations des deux souverains portent sur des sujets stratégiques et géopolitiques mais aussi politiques. Alexandre Ier, en digne élève de Laharpe, affiche des positions libérales qui surprennent l'empereur des Français. A Sainte-Hélène, Napoléon confiera ainsi à Las Cases à propos de ses conversations avec le tsar russe:

«Croira-t-on jamais», disait l'Empereur, ce que j'ai eu à débattre avec lui: il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le bonheur des peuples»¹⁴.

Durant ces quinze jours, les deux souverains font mutuellement assaut d'amabilités et de compliments et la séduction semble partagée. Dans une célèbre lettre à Joséphine, Napoléon écrit: «Mon amie, je viens de voir l'Empereur Alexandre: j'ai été fort content de lui; c'est un fort beau, bon et jeune empereur; il a de l'esprit plus que l'on ne pense communément». Et plus loin, il conclut sans hésitation que «si Alexandre était une femme, j'en ferais mon amoureuse»¹⁵. Quant à Alexandre Ier, il se dit lui-même impressionné par le «génie» et le charme de l'empereur et écoute, avec admiration semble-t-il, Napoléon briller dans leurs conversations. Mais en réalité, il fait semblant

13. *Souvenirs du général baron Paulin*, Paris, 1895. Cité in SHILDER, Boris N., *Imperator Aleksandr I: ego žizn' i carstvovanie*, (*L'Empereur Alexandre Ier, sa vie et son règne*), 4 vols., Peterburg, A.S. Suvorin, 1897-1898, t. II, p. 293.

14. LAS CASES, Emmanuel de, *Mémorial de Sainte-Hélène*, propos tenus par Napoléon entre le dimanche 10 et le mardi 12-III-1816.

15. Cité par ENGLUND, Steven, in *Napoléon*, Paris, de Fallois, 2004, p. 359.

d'apprécier l'esprit de l'empereur des Français, le flatte tout en restant lucide, conscient de l'importance des enjeux engagés à Tilsit et de sa propre fragilité. Les négociations, imposées par les circonstances, ne changent rien à ses priorités diplomatiques; loin d'être ébloui par l'alliance sur le point d'être conclue, il reste viscéralement hostile à celui qu'il continue d'appeler dans sa correspondance privée, «Bonaparte» ou «le Corse». Le 7 juin 1807, alors qu'il se trouve encore à Weimar, sur le point de se mettre en route pour Tilsit, il écrit à sa sœur Catherine, dans une formule sans équivoque sur son état d'esprit: «Bonaparte prétend que je ne suis qu'un sot. *Rira bien qui rira le dernier !* Et moi je mets tout mon espoir en Dieu»¹⁶.

Pour Alexandre, l'usurpateur qui a trahi l'idéal de la Révolution française et des Lumières, qui, pour des mobiles personnels a jeté l'Europe dans la tourmente et la guerre, reste un tyran¹⁷ qu'il faudra abattre dès que les circonstances le permettront. Mais en attendant, ces mêmes circonstances, hostiles, incitent à la prudence. D'où la paix conclue le 7 juillet. Mais cette paix que Napoléon, soucieux de se concilier la Russie dans sa lutte obsessionnelle contre l'Angleterre a voulu généreuse, s'avère ambivalente pour le tsar.



Adieux de Napoléon et d'Alexandre Ier après Tilsit (1810).
Gioacchino Serangeli. Château de Versailles.

16. Lettre d'Alexandre Ier à sa sœur Catherine, écrite de Weimar le 26 mai (7 juin) 1807, citée *Perepiska Imperatora Aleksandra I so sestroj Velikoj Knâginej Ekaterinoj Pavlovnoj*, Sankt Peterburg, édition 1910, présentée par le grand duc Nicolas Mikhailovitch, p. 17.
17. Le mot *tyran*, souvent employé par Alexandre, fait directement écho aux leçons d'histoire romaine dispensées par Laharpe.

La paix de Tilsit et ses lendemains, de déceptions en crises non résolues

A l'issue des négociations, l'empire russe n'est pas affaibli territorialement. Tout au plus les troupes russes, engagées dans une guerre contre l'empire ottoman allié de la France, doivent-elles évacuer les provinces de Moldavie et de Valachie qu'elles occupaient alors ; en outre, même si la Prusse est sortie amputée du conflit, Alexandre I^{er} a réussi à sauver l'existence même de l'Etat prussien, son allié depuis 1802; enfin, il a obtenu de l'empereur des Français un blanc-seing concernant une possible annexion de la Finlande, alors rattachée à la Suède. Mais la paix de Tilsit n'en demeure pas moins coûteuse pour l'empire russe.

Alexandre I^{er} est contraint d'entériner les changements géopolitiques intervenus en Allemagne, à savoir la formation de la Confédération du Rhin et la création du royaume de Westphalie; il doit renoncer à sa primauté dans les Balkans et concéder à la France napoléonienne un droit de regard dans cette région, alors que Constantinople et les Détroits sont depuis des décennies dans la ligne de mire des Russes; il est sommé d'accepter la constitution d'un grand duché de Varsovie, embryon d'Etat polonais sous tutelle française situé à sa frontière; enfin, il est obligé de s'engager dans une alliance bilatérale contre Londres et de s'associer au blocus continental alors même que l'empire russe réalise la plus grande partie de son commerce extérieur avec l'Angleterre.

En septembre 1808, revenues sur la table lors de la rencontre des deux empereurs à Erfurt, ces sources de tension n'y sont pas résolues. Alors que Napoléon, de plus en plus englué dans les affaires espagnoles, espère l'actif soutien de la Russie dans sa lutte contre l'Autriche et contre l'Angleterre, Alexandre I^{er}, encouragé dans cette voie par Talleyrand qui joue double jeu¹⁸, refuse de céder à la plupart de ses demandes. Certes, le tsar reconnaît la légitimité des conquêtes françaises en Italie et en Espagne et réaffirme sa fidélité au blocus continental; mais il rechigne à s'engager aux côtés de l'empereur des Français pour exiger le désarmement de l'Autriche et se contente de promettre, au cas où l'Autriche reprendrait les hostilités, d'engager contre elle une armée de 150.000 hommes: pour Alexandre, il n'est pas question de participer à l'anéantissement de ce pays. Outre qu'il serait incompatible avec l'idée d'équilibre européen à laquelle il est profondément attaché, cet anéantissement offrirait aux territoires polonais de l'empire autrichien la possibilité de s'émanciper pour s'agréger au duché de Varsovie. Quant à l'engagement du tsar dans une

18. Sur le double jeu de Talleyrand à Erfurt voir WARESQUIEL, Emmanuel de, *Talleyrand, le prince immobile*, Paris, Fayard, 2003, pp. 390-392.

éventuelle guerre contre l'Angleterre, il se limite à de vagues résolutions de principe... De son côté, Alexandre échoue à obtenir de Napoléon, qu'il retire ses troupes de Prusse et il ne parvient pas davantage à lui arracher d'assurances quant au partage de l'empire ottoman et à l'avenir de Constantinople. Aussi, après 18 jours de palabres, les négociations s'avèrent infructueuses: «Les souverains, comme les ministres, comme la cour, commençaient à s'ennuier, à se fatiguer de cette vie de représentation et surtout de ces discussions qui ne terminaient rien»¹⁹ souligne dans ses Mémoires, Caulaincourt, duc de Vicence, l'ambassadeur de Napoléon à la cour de Saint-Pétersbourg.

Sept mois plus tard, lorsqu'en avril 1809 la guerre reprend entre la France et l'Autriche, Napoléon réclame du tsar qu'il respecte ses engagements d'Erfurt et lui accorde son soutien militaire. Mais si Alexandre fait bien masser 70.000 hommes aux frontières de l'Autriche, il en retarde sciemment la mise en mouvement: l'ordre de marche promis pour le 27 avril n'est donné que le 18 mai et une fois les troupes russes en route, ces dernières avancent si lentement, –elles ne franchissent la frontière que le 3 juin–, qu'elles semblent tout faire pour éviter de rencontrer l'ennemi sur le terrain. De cette «traîtreuse» conduite, Napoléon ne tarde pas à tirer les conséquences: en juin 1809, Champagny, ministre français des Affaires étrangères, écrit à Caulaincourt que «blessé», Napoléon «n'apprécie plus l'alliance de la Russie»²⁰, mais il précise aussi que les apparences doivent rester sauvées: en Europe, chacun, y compris le tsar, doit encore croire à la solidité de l'alliance franco-russe.

Quelques mois plus tard, en décembre, qu'il s'agisse pour lui de feindre son attachement à l'alliance ou de tenter vraiment de la sauver, Napoléon esquisse une ultime tentative de rapprochement, via son projet de mariage russe.

Ce projet n'est pas le premier. A l'automne 1808, l'empereur des Français a fait part à Talleyrand de son intention de divorcer de Joséphine pour demander en mariage une des sœurs du tsar, afin d'ancrer l'alliance franco-russe tout en donnant un héritier à l'empire. A Erfurt, hostile à ce mariage, Talleyrand, s'en ouvre à Alexandre qui, lui-même réticent, s'empresse en avril 1809 de marier sa sœur Catherine à Georges d'Oldenbourg, fils cadet de Pierre d'Oldenbourg: pour Alexandre, l'alliance franco-russe, purement circonstancielle, ne saurait se prolonger par un lien familial susceptible par la suite, de le gêner dans sa politique européenne.

19. *Mémoires du général de Caulaincourt, duc de Vicence, grand écuyer de l'Empereur*, introduction et notes de Jean Hanoteau, Paris, Plon, 1933, t. I, p. 261.

20. Lettre de Champagny à Caulaincourt, 2-VI-1809, citée in REY, Marie-Pierre, *Alexandre Ier...*, pp. 262-263.

Le 28 décembre 1809, c'est, cette fois, Anne, la plus jeune sœur d'Alexandre, alors âgée de 14 ans, que Napoléon demande en mariage par l'intermédiaire de Caulaincourt. Cette demande suscite autant l'opposition de Maria Fiodorovna que les doutes d'Alexandre: pour la mère comme pour le fils, la jeune Anne ne saurait épouser l'illégitime Bonaparte et s'exposer par là à un avenir incertain. Mais alors que les Romanov tergiversent, finissant le 2 février 1810 par répondre que ce mariage, vu l'âge de la jeune fille, ne pourrait en tout état de cause se conclure avant deux ans, Napoléon, qui n'a pas attendu la réponse définitive de la famille impériale pour négocier (à l'insu de Caulaincourt) un mariage autrichien, obtient la main de l'archiduchesse Marie-Louise. La dernière tentative de rapprochement franco-russe aura fait long feu.

En octobre 1809, le traité de Vienne inflige à l'Autriche vaincue des pertes territoriales en Galicie²¹ et une partie des terres confisquées sont rattachées au grand duché de Varsovie ; or, pour Alexandre I^{er}, ces dispositions ne peuvent qu'augurer de la reconstitution d'un Etat polonais officiellement indépendant mais *de facto* sous tutelle française, ce dont il ne veut pas. Le tsar réclame alors à Napoléon la signature d'un document promettant le non rétablissement de la Pologne: le 4 janvier 1810, à Saint-Pétersbourg, le ministre russe des Affaires étrangères Roumiantsev et l'ambassadeur Caulaincourt élaborent et signent une convention qui, d'une part, précise dans son article I que «le royaume de Pologne ne sera rétabli» et d'autre part, interdit dans son article V tout nouvel agrandissement du duché de Varsovie. Mais à peine signée, la convention est rejetée par Napoléon qui propose de lui substituer un article rédigé dans les termes suivants: «l'empereur Napoléon s'engage à ne jamais donner aucun secours ni assistance à quelque puissance ou à quelque soulèvement intérieur qui se puisse être qui tendraient à rétablir le royaume de Pologne»²². Jugée trop vague et trop floue, la formule se heurte au refus d'Alexandre I^{er}. C'est l'impasse.

Au problème polonais, s'ajoutent encore deux points de contentieux qui gagnent en importance en 1810.

A la veille de l'entrée en vigueur du Blocus continental, c'est vers l'Angleterre que la Russie exporte la plus grande partie de ses matières premières dont le fer, le chanvre, le bois, le lin, le blé, la potasse et la cire; à elle seule,

21. Territoire de l'Union polono-lituanienne, la Galicie a été intégrée dans l'Empire des Habsbourg en 1772, à la suite du premier partage de la Pologne.

22. Cité in VANDAL, A., *Napoléon et Alexandre I^{er}, l'alliance russe sous le I^{er} Empire*, Paris, Plon, Nourrit et Cie., 1896, t. II, p. 284. Pour une analyse détaillée de la question polonaise dans les relations franco-russes d'alors voir SIROTKIN, Vladlen G., *Napoléon i Rossia, (Napoléon et la Russie)*, Moskva, Ilma-Press, 2000.

l'Angleterre représente plus de la moitié du commerce extérieur russe. De surcroît, à cette date, une grande partie des exportations russes (dont le blé) sont acheminées vers l'Europe occidentale par des navires battant pavillon britannique. Or le blocus qui se met en place en Russie au printemps 1808 interrompt ces flux sans que les négociants et les industriels russes aient été en mesure de trouver d'autres armateurs. Les conséquences ne se font pas attendre : dès la fin de l'année 1808, le volume des exportations de marchandises russes transitant par les ports de la mer Baltique est trois fois moins élevé qu'en 1806, ce qui engendre une crise économique et financière. En quelques mois, le rouble assignat perd 50% de sa valeur, la mévente des produits agricoles se traduit par un marasme sans précédent et le Trésor impérial connaît un déficit croissant : 126 millions de roubles en 1808, 157 en 1809. Dans ce contexte, Alexandre Ier tente de plaider auprès de son allié la cause des navires neutres, Etats-Unis au premier plan et de mettre en avant ses propres difficultés, mais il ne parvient pas à faire fléchir Napoléon. Devant l'échec des discussions, le tsar réplique le 31 décembre par un oukase ouvrant les ports russes aux navires neutres et taxant lourdement les produits français de luxe venus par terre. Désormais, l'alliance économique n'est pas plus de mise que l'alliance politique.

Enfin, un dernier sujet, l'affaire du duché d'Oldenbourg, vient mettre un comble à la tension.

A la mi-décembre 1810, Napoléon prend la décision d'annexer le duché d'Oldenbourg au motif que celui-ci est devenu un entrepôt de marchandises de contrebande anglaise qui rend le blocus inefficace. Compte tenu des liens unissant la Russie au duché, –le fils du duc d'Oldenbourg, Georges, est le beau-frère d'Alexandre– la décision de Napoléon suscite, comme l'affaire du duc d'Enghien six ans plus tôt, la colère d'Alexandre. Pour désamorcer l'exaspération du tsar, Napoléon propose de dédommager le duc en lui offrant Erfurt mais ce marchandage, jugé odieux par le duc comme par Alexandre Ier, se heurte à une fin de non recevoir. Le 13 mars 1811, dans une lettre à Napoléon, le tsar exprime en termes retenus mais explicites, l'ampleur de son ressentiment et de sa déception devant l'évolution des relations franco-russes²³; pour lui, à cette date, comme pour Napoléon quelques mois plus tôt, la guerre est désormais inexorable: «Je vous trace ces lignes avec un cœur serré (...) Tout prend une teinte assez noire. Georges²⁴ vous montrera ma lettre. Il paraît que le sang doit couler encore : du moins ai-je fait tout ce qu'il était

23. La lettre est citée *in extenso* par TATISCHEFF, S., *Alexandre Ier et Napoléon d'après leur correspondance inédite, 1801-1812*, Paris, Perrin et Cie, 1891, pp. 137-138.

24. Il s'agit de Georges d'Oldenbourg, son beau-frère.

humainement possible de faire pour l'éviter»²⁵ écrit-il en janvier, soucieux, à sa sœur Catherine. Aux yeux du tsar, le conflit qu'il attribue aux ambitions démesurées de Napoléon est devenu inéluctable mais quelle stratégie adopter pour lutter contre «un génie militaire» quand on se perçoit soi-même comme «un homme ordinaire»?

III. La guerre patriotique de 1812 et ses conséquences: un tsar entre succès militaires et crise morale et spirituelle

Lorsqu'à la tête de sa Grande Armée, Napoléon se décide à envahir l'empire russe, il table sur une guerre rapide, qu'il compte remporter grâce à une bataille décisive. A ses yeux, cette bataille décisive contraindra Alexandre I^{er} à capituler, le repoussera définitivement vers l'Est et permettra à la France d'avoir les mains libres en Europe.²⁶ L'objectif de Napoléon c'est en effet d'en finir d'abord avec la Russie pour en finir ensuite avec l'Angleterre et l'Espagne et s'avancer ainsi vers son rêve ultime, la naissance d'une Europe unifiée, sous tutelle française.

Dans les mois qui précèdent le déclenchement de l'opération, plusieurs de ses proches tentent de le mettre en garde contre ce projet téméraire: ses ministres Cambacérès, Fouché, son frère Jérôme, l'ambassadeur Caulaincourt, tous s'efforcent de le dissuader d'entreprendre une campagne qui leur paraît hasardeuse –elle présuppose un long étirement des lignes de communications– autant qu'illégitime. Mais Napoléon n'écoute pas: il veut coûte que coûte mener cette campagne pour aller de l'avant dans son rêve européen. Il déclare ainsi à son ministre Fouché:

«L'Espagne tombera dès que j'aurai anéanti l'influence anglaise à Saint-Pétersbourg ; il me fallait 800 000 hommes et je les ai ; je traîne toute l'Europe avec moi. (...) Dans six ou huit mois, vous verrez ce que peuvent les plus vastes combinaisons réunies à la force qui sait mettre en œuvre. (...) Soyez sans inquiétude; regardez la guerre de Russie comme celle du bon sens, des vrais intérêts, du repos et de la sécurité de tous. (...) Ma destinée n'est pas accomplie ; je veux achever ce qui n'est qu'ébauché. Il nous faut un code européen, une cour de cassation européenne, une même monnaie, les mêmes poids et mesures, les mêmes lois ; il faut que je fasse de tous les peuples d'Europe le

25. Lettre d'Alexandre I^{er} à sa sœur Catherine, 26-XII (vieux style)-1810, in *Perepiska Imperatora Aleksandra I so sestroj Vélíkoj Knyagiñej Ekaterinoj Pavlovnoj*, Saint-Pétersbourg, édition 1910, présentée par le grand duc Nicolas Mikhaïlovitch, p. 35.

26. Pour une vue d'ensemble de la stratégie et des objectifs napoléoniens, voir LENTZ, Thierry, *Nouvelle Histoire du Premier Empire*, t. II, *L'effondrement du système napoléonien, 1810-1814*, Paris, Fayard, 2004.

même peuple, et, de Paris, la capitale du monde. Voilà, Monsieur le duc, le seul dénouement qui me convienne»²⁷.

En face, le tsar est inquiet. Le 16 mars 1812, recevant le Britannique Parrot au Palais d'Hiver, il lui confesse avec franchise²⁸ son angoisse devant la guerre à venir mais dans le même temps si la guerre à ses yeux s'annonce difficile, Alexandre est bien décidé à faire face à l'envahisseur, confiant dans son peuple comme dans l'immensité et le climat russes. Dès 1811, il déclare à l'ambassadeur de France Caulaincourt:

«Si l'empereur Napoléon me fait la guerre, il est possible, même probable, qu'il nous battra si nous acceptons le combat, mais cela ne lui donnera pas la paix. (...) Le Français est brave, mais de longues privations et un mauvais climat l'ennuient et le découragent. Notre climat, notre hiver feront la guerre pour nous»²⁹.

Cette déclaration revêt évidemment un très grand intérêt : elle atteste, que près d'un an avant l'invasion, Alexandre Ier a déjà compris que tout contact direct avec l'ennemi risque de lui être fatal et que c'est dans le refus de combattre que se trouvera, peut-être, le salut de l'empire.

La guerre patriotique de 1812³⁰

C'est à Vilnius qu'Alexandre Ier et les membres de son quartier général vont dès les premières heures de l'invasion de juin, arrêter définitivement la stratégie à suivre. Pour Mikhaïl Barclay de Tolly, ministre de la guerre et commandant des armées russes, –et il a formulé cette idée clef dès le printemps 1810–, il faudra, en cas de guerre contre Napoléon, éviter tout engagement direct

27. *Mémoires de Joseph Fouché, Duc d'Otrante, Ministre de la Police générale*, tome second, Bruxelles, J; de Mat, 1825, p. 70.

28. SHILDER, Boris N., *Imperator Aleksandr I...*, t. III, p. 368.

29. Cité par CATE, Curtis, *La campagne de Russie, 1812, le duel des empereurs*, Paris, Tallandier, Bibliothèque napoléonienne, 2006, p. 62.

30. De nombreux ouvrages ont été consacrés à la campagne de Russie. Pour une bibliographie récente voir: CATE, Curtis, *La campagne de Russie, 1812...*; *Jepoha 1812, issledovanija, istochniki, istoriografija, sbornik materialov, (1812, recherches, sources, historiographie, recueil de documents)* Moskva, Trudy Istoricheskogo Muzeja, (collection: Travaux du Musée Historique), 2003, 3 tomes; LIEVEN, Dominic, *Russia against Napoleon, the battle for Europe from 1807 to 1814*, Londres, Allan Lane, 2009; REY, Marie-Pierre, *Effroyable tragédie, un nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris, Flammarion, 2012 ; TROICKIJ, Nikolaj A., *1812, Velikij god Rossii, (1812, la grande année de la Russie)* Moskva, Omega, 2007 ; *Otechestvennaja Vojna 1812 goda, Jenciklopedija, (La guerre patriotique de 1812, encyclopédie)* Moskva, ROSSPEN, 2004 et l'article de HARTLEY, Janet, «The Patriotism of the Russian Army in the 'Patriotic' or 'Fatherland' War of 1812», in ESDAILE, Charles J. (ed.), *Popular Resistance in the French Wars: Patriots, Partisans and land Pirates*, Basingstoke, Palgrave, 2005.

avec l'ennemi et se retirer sans cesse vers l'Est, pour contraindre la Grande Armée napoléonienne à avancer, à s'étendre démesurément et par là même à s'affaiblir. D'autres partagent ce point de vue: c'est le cas du Prussien Phüll, conseiller militaire d'Alexandre I^{er}. Mais cette stratégie ne fait pas l'unanimité au sein des généraux russes³¹: pour eux, fuir devant l'ennemi et lui abandonner une grande partie du territoire n'est pas moralement acceptable. Toutefois, le tsar tranche en faveur de cette stratégie qui va s'avérer payante.

Dans la nuit du 23 au 24 juin, Napoléon franchit donc le Niémen et avec son avant-garde, il se dirige vers Vilnius qu'il atteint le 27. Mais dans l'intervalle, Vilnius s'est vidée de ses garnisons et le 28, c'est dans une ville vide où la Grande Armée aura du mal à s'approvisionner, que Napoléon fait son entrée. Or l'armée napoléonienne commence déjà à manquer de pain et la dysenterie à sévir au sein des combattants. Au fil des semaines, le même scénario se répète: le 28 juillet, la Grande Armée entre dans Vitebsk, déserte, sans avoir obtenu la victoire décisive tant convoitée. Quinze jours plus tard, après de violents combats dans les faubourgs de Smolensk, Napoléon entre le 18 août dans une ville qui n'est plus que dévastation et ruines. Mais la prise de la ville ne marque toujours pas de victoire décisive tandis que la Grande Armée est confrontée à des difficultés croissantes: mal nourris car les charriots de vivres s'embourbent sur les mauvaises routes de Russie et ne parviennent pas à approvisionner les fantassins en marche qui dans ces villes désertées, ne trouvent pas à se nourrir, les hommes sont considérablement affaiblis; en outre, la chaleur de l'été provoque des épidémies et une mortalité élevée. Dans ce contexte difficile, Napoléon décide alors de marcher sur Moscou pour aller y chercher la bataille décisive dont il a tant besoin: à ses yeux, en effet, les Russes ne pourront que défendre pied à pied la ville sacrée.

Au même moment, l'armée russe traverse une crise aiguë et la stratégie de Barclay de Tolly se trouve de plus en plus contestée: au sein de l'état-major, les rumeurs enflent contre les «étrangers» coupables de trahison et le moral des troupes ne cesse de décliner devant cet interminable repli qui a déjà livré à l'ennemi une partie du territoire impérial. Pour remédier à cette situation, le tsar choisit alors de remplacer Barclay par le général Koutouzov³². Cette décision n'a pas été facile à prendre car Alexandre I^{er} déteste Koutouzov. Outre que la vue du vieux général lui rappelle sans cesse le fiasco d'Austerlitz, il n'a que mépris pour le caractère et les mœurs dissolues de Koutouzov. Mais le vieux soldat, borgne et impotent, n'en reste pas moins populaire et

31. Bagration en particulier était très hostile à cette stratégie de repli.

32. Il a alors 67 ans.

charismatique. En outre, parce qu'il est russe, l'homme paraît mieux à même d'incarner la guerre patriotique qui se déroule à présent non plus dans les provinces lituanienes mais au cœur du territoire russe.

Pourtant, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, la nomination de Koutouzov à la tête de l'état-major n'apportera que des changements mineurs à une stratégie demeurée pour l'essentiel inchangée. Car après la bataille terriblement meurtrière de Borodino³³, qui se déroulant à 120 km. de Moscou, marque le premier engagement d'envergure des deux armées et aboutit à une victoire française peu convaincante, Koutouzov, incapable de défendre militairement Moscou, prend la décision de céder la ville sans combattre. Le 25 septembre, il appelle la population à s'enfuir, suscitant dans la panique et en moins de 24 heures, l'exode de près de 300.000 personnes; et le 26, c'est dans une ville morte que Napoléon fait son entrée, accompagné de près de 130.000 hommes (le reste des troupes déjà très diminuées s'effiloche sur plusieurs centaines de kilomètres) qui n'aspirent qu'à se nourrir et à se reposer.

Dans la nuit même, un gigantesque incendie éclate en plusieurs points de la ville. Or dans cette cité où la majorité des maisons, des églises et des hangars sont en bois, et où les pompes à eau ont toutes été évacuées de la ville sur ordre du gouverneur général Rostopchine, l'incendie qui va durer trois nuits et trois jours et dévaster la ville entière, prend des allures d'Apocalypse. Mais il cimentera bientôt la population autour de son tsar, transformant le conflit en une guerre patriotique qui fonde le nationalisme russe et fait émerger un patriotisme transcendant les classes sociales. En face, au contraire, l'ennemi se montre de plus en plus indiscipliné.

Moscou incendiée a rapidement été la proie des pillards et des maraudeurs et l'esprit général de l'armée est à la démission et à l'indiscipline. Cette situation pousse Napoléon à solliciter la paix. Mais en vain : le tsar refuse d'entamer les moindres pourparlers tant qu'un seul combattant ennemi sera encore sur le sol russe et le 19 octobre, alors que les premières neiges ont fait leur apparition, Napoléon doit sonner la retraite, contraint devant les attaques cosaques, de reprendre la même route qu'à l'aller. Or, à partir de la mi-novembre, en raison des chutes de neige de plus en plus abondantes, du froid très vif qui commence à sévir et de l'absence de vivres sur le chemin du retour, la retraite à marches forcées tourne au calvaire.

Dans cette retraite, le passage de la Berezina³⁴, –petite rivière située à 60 km. au nord-est de Minsk– qui durera du 24 au 28 novembre, constituera

33. Appelée bataille de la Moskova par les Français.

34. Voir BEAUCOUR, Fernand, TABEUR, Jean, IVTCHENKO, Lidia, *La Berezina, une victoire militaire*, Paris, Economica, 2006.

un épisode à la fois héroïque et douloureux: Le seul pont sur la rivière a été incendié par les armées russes et la rivière, qui charrie des blocs de glace sans être gelée en profondeur, est intraversable. Aussi durant de longues heures, les 400 pontonniers du général Eblé dont la plupart mourront de froid et d'épuisement au cours de cette épreuve, œuvrent-ils dans l'eau glacée, à construire deux ponts de fortune qui permettront à 60.000 combattants soit le dixième des effectifs de la Grande Armée de franchir la rivière et le 13 décembre, de retraverser le Niémen, marquant ainsi la fin de la campagne de Russie.

Pour les Russes et leur empereur, c'est l'heure de la libération. Mais le bilan de cette guerre s'avère effroyablement lourd: aux destructions matérielles de villes, de bourgs et de villages entièrement incendiés ou ravagés, s'ajoutent des pertes humaines colossales. C'est dire l'ampleur d'un cataclysme dont les conséquences sont immenses tant pour Alexandre et la Russie que pour l'ensemble du continent européen.



La désastreuse campagne de Russie (1812).
Illarion Prianishnikov. Galerie Tretyakov, Moscou.

De la crise mystique au renouveau spirituel

Jusqu'en 1812, Alexandre, en digne élève de Laharpe, initié à la franc-maçonnerie depuis 1801 ou 1802, ne montre que peu d'intérêt pour la foi religieuse. Il se dit déiste à la manière des philosophes des Lumières mais sans conviction réelle. Mais à partir de juin 1812, les traumatismes suscités par l'invasion de la Grande Armée, les doutes et les angoisses qui sont les siennes, –il est souvent

seul dans ses décisions, en butte aux critiques de la cour, de sa mère, de sa sœur Catherine, de ses généraux qui ont du mal à accepter le principe de la retraite devant l'ennemi—, tout ceci se conjugue dans un chemin de croix qui le mène vers Dieu. Car à ses yeux, cette lutte engagée à armes inégales contre un ennemi dont il est le premier à reconnaître l'intelligence supérieure, c'est une lutte contre le Mal, contre le Diable, une lutte contre l'Antéchrist dont il ne pourra triompher seul et, s'il parvient à vaincre Napoléon, c'est parce qu'il aura été élu et soutenu par Dieu qui lui sera venu en aide.

L'incendie de Moscou constitue le tournant de son existence³⁵ et c'est une véritable révolution spirituelle qui s'est jouée en quelques semaines. Dès lors, c'est dans les livres de piété et dans la Bible, devenue son ouvrage préféré, qu'il médite, prie, et se recueille et à la fin de l'année 1812, c'est un Alexandre Ier profondément transformé, croyant qui surgit des cendres et des décombres laissés par la Grande Armée. Or cette foi sincère qui guide son cheminement spirituel et moral, va également s'étendre au champ politique.

Une paix européenne sous le sceau du christianisme ?

Alors que Koutouzov aurait souhaité que la Grande Armée partie, l'armée russe soit rendue à la paix, Alexandre Ier décide de poursuivre la guerre, d'abord en terre allemande, au fil de l'année 1813 et en terre française, en 1814. Pour lui, il faut en finir définitivement avec Napoléon, l'anéantir politiquement car se contenter de le chasser de Russie ne saurait à terme, garantir la paix du continent européen³⁶. Mais pour Alexandre, l'heure victorieuse n'est ni aux repréailles ni à la revanche. Certes, lorsque les négociations au Congrès de Vienne vont s'ouvrir, il se montrera farouchement attaché à promouvoir les intérêts nationaux de la Russie et il obtiendra à son profit, pour prix de sa participation à la victoire contre Napoléon, la formation d'un royaume de Pologne dynastiquement lié à la Russie; mais il accorde à sa Pologne une large autonomie et une constitution dont il affirme lors de son discours devant la Diète polonaise de 1818, qu'elle pourrait être progressivement étendue au reste de son empire dès lors que la population russe sera mûre pour un régime constitutionnel.

35. Comme il le dira lui-même in Entretiens avec l'abbé Eylert, *Charakterzüge ans dem Leben Königs Friedrich-Wilhelms III*, cité par SCHNITZLER, Henri, *Histoire intime de la Russie*, Paris, 1847, pp. 461-462.

36. Dans son ouvrage *Russia against Napoleon...*, LIEVEN, Dominic, insiste à juste titre sur ce point qui explique pourquoi Alexandre poursuivra Napoléon jusqu'à Paris où il entre au printemps 1814 à la tête des armées alliées.

Dans le même temps, totalement habité par l'idée de sa responsabilité divine, il rêve d'une ère nouvelle, fondée sur l'entente fraternelle et chrétienne des souverains d'Europe. Entré en vainqueur dans Paris au printemps 1814, Alexandre y affiche une volonté de paix œcuménique et il fait célébrer le jour de Pâques, sur la place de la Concorde, par sept ministres du culte orthodoxe assistés des chantres de la chapelle impériale, un service solennel à la grâce de Dieu. Un *Te Deum* y retentira à l'endroit même où Louis XVI a été guillotiné. Et c'est dans cette même approche œcuménique qu'en septembre 1815, Alexandre propose aux souverains prussien et autrichien, la signature de la Sainte Alliance³⁷.

Considérant que les trois Etats catholique, protestant et orthodoxe appartiennent à une seule et même famille, la «nation chrétienne», le texte de la Sainte Alliance souligne la nécessité de promouvoir entre eux des relations fraternelles, en conformité avec le principe de charité chrétienne. Le texte suscite le scepticisme des Anglais, qui y voient une «pièce de mysticisme sublime et de non sens», et l'ironie du chancelier autrichien Metternich, qui dénonce «des aspirations philanthropiques déguisées sous le manteau de la religion». Mais la position dominante de la Russie sur la scène européenne contraint les gouvernements autrichien et prussien aux concessions et le 26 septembre François Ier d'Autriche et Frédéric-Guillaume III de Prusse acceptent, «au nom de la Très Sainte et Indivisible Trinité», de signer le document. Désormais, un paradigme chrétien doit servir de fondement à tout acte diplomatique et favoriser la paix entre les nations et les peuples d'Europe.

Un an plus tard, renouant avec ses projets pacifistes de 1805 qui déjà, mettaient en avant la nécessité de promouvoir un système de sécurité collective, Alexandre Ier, dans une lettre adressée en 1816 au premier ministre britannique Castlereagh, propose la réduction des forces armées de tout genre: pour la première fois dans l'histoire européenne, il s'agit donc, à l'initiative d'un souverain régnant, de procéder à un début de désarmement multilatéral susceptible d'alléger le coût d'une défense rendue inutile par la signature de la Sainte Alliance. Mais comme en 1805, l'initiative de l'empereur russe se heurte au scepticisme de Britanniques peu convaincus par la dimension utopique du projet et de cette proposition, il ne sortira rien.

37. Sur la Sainte Alliance, voir LEY, Francis, *Alexandre Ier et sa Sainte-Alliance: 1811-1825, avec des documents inédits*, Paris, Fischbacher, 1975 et Henri Pirenne, *La Sainte-Alliance; organisation européenne de la paix mondiale*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, L'Évolution du monde et des idées, 1946.

Or, par la suite, à partir de 1819-1820, le tsar abandonne progressivement ses convictions libérales et ses ambitions réformatrices. Deux facteurs essentiels ont joué un rôle dans cette évolution conservatrice:

Il y a d'abord le poids du contexte international. Alors que les aspirations nationalistes et libérales s'étendent à l'Allemagne, à l'Italie et à l'Espagne au début des années 20, le tsar s'inquiète de la dimension déstabilisatrice de ces mouvements et s'affirme désireux de préserver à tout prix l'ordre hérité du Congrès de Vienne pour préserver les équilibres géopolitiques et diplomatiques existants. Et il y a aussi son propre cheminement de plus en plus mystique et réactionnaire:

En février 1821, Alexandre Ier adresse à son ami Alexandre Golitzyne, procureur du Saint Synode³⁸, une longue lettre, –il en commence la rédaction le 8 février et l'achève le 15³⁹– qui atteste bien ses préoccupations à la fois spirituelles et politiques. A ses yeux, l'Europe est menacée d'un fléau révolutionnaire anti-chrétien qu'il faut combattre coûte que coûte. Et le style de la lettre où se mêlent de manière étonnante des considérations géopolitiques et des accents mystique en dit beaucoup sur l'évolution politique et psychologique d'Alexandre. Le tsar commence par s'en prendre aux «principes désorganisateur qui dans moins de six mois, ont révolutionné trois pays et qui menacent de s'étendre et d'embraser l'Europe entière»; il se penche ensuite sur ces «principes désorganisateur» qui «tout en étant ennemis des trônes, sont dirigés plus encore contre la religion chrétienne» et précise que «c'est elle surtout qu'ils poursuivent, ce dont mille et mille documents authentiques peuvent vous être produits. En un mot, ce n'est que la mise en pratique des doctrines prêchées par Voltaire, Mirabeau, Condorcet, et par tous les prétendus philosophes, connus sous le nom d'Encyclopédistes». Et il enfonce le clou en affirmant:

«Je dirais que le mal actuel est d'un genre plus dangereux encore que ne l'était le despotisme dévastateur de Napoléon puisque les doctrines actuelles sont bien plus séduisantes pour la multitude, que le joug militaire sous lequel il la tenait»⁴⁰.

Or le danger lui semble d'autant plus grand qu'il voit désormais dans les mouvements nationalistes et révolutionnaires, une conspiration générale savamment orchestrée contre Dieu:

38. C'est l'institution qui coiffe toute l'Eglise orthodoxe.

39. La lettre figure in extenso in Archives de la Fédération de Russie, GARF, lettre d'Alexandre Ier à Alexandre Golitzyne, 8-15-II-1821, in fonds n° 728, opis' n° 1, delo n° 1113.

40. *Ibid.*

«Ne vous faites pas d'illusion sur cela: il y a une conspiration générale de toutes ces sociétés ; elles s'entendent et se communiquent toutes ; j'en ai des preuves certaines en mains. (...) Toutes ces sectes, qui sont anti-chrétiennes, et qui sont fondées sur les principes de la soi disant philosophie de Voltaire et d'autres pareils, ont voué à tous les gouvernements la vengeance la plus acharnée. Nous en avons vu des tentatives en France, en Angleterre, en Prusse, tandis qu'en Espagne, à Naples et au Portugal, ils ont réussi déjà à culbuter les gouvernements. Mais ce qu'ils poursuivent, c'est moins les gouvernements que la religion du Sauveur».⁴¹

A partir de 1820-1821, le tsar sombre donc dans une lecture de plus en plus paranoïaque du monde qui transforme la Sainte Alliance en outil répressif au service des régimes légitimistes et conservateurs ; c'en est, à cette date, bel et bien terminé des aspirations généreuses d'Alexandre I^{er} nées de sa victoire sur Napoléon.

41. *Ibid.*